N°1

1 NF 80.

AVRIL 1960

KARELLEN

FAIS CE QUE TU AIMES. CONNAIS TES PROPRES OS. RONGE--LES. ENSEVELIS--LES. ET RONGE--LES DE NOUVEAU.

(EMERSON)

s o m m a i r e

k a r e l l e n
par Elie Rosenberg ..... 2.

s o l e i l c i n a b r e
par Georges Gheorghiu ..... 6.

l ' é l i x i r d e l o n g u e v i e
par Honoré de Balzac ..... 15.

c h r o n i q u e d e s l i v r e s
par Georges Gheorghiu ..... 26.

et deci-delà:
Les Fausses Nouvelles Brèves de Victor Rugaux

l e s i l l u s t r a t i o n s s o n t :
d e L u c i e n S p i t s.

Edité par Georges Gheorghiu, 161 rue de Cernay, à REIMS, Marne. Compte chèques postaux: 33. 67. 25. Paris.

K A R E L L E N

par Elie ROSENBERG.

Plus rien ne subsiste de ces mondes désolés. Un tourbillon de lumière les embrase, précipite leur ronde minuscule autour d'une minuscule étoile. Ils deviennent transparents, irisés, bulles éclatées de fumées malléables, sphères vertigineuses et gratuites, phantasmes de l'immensité.

L'immensité n'est plus. Le vide qui demeure est ce Vide tapi au creux de chaque être, ce désespoir innommé, cette force sans limites, cette recherche vaine, quête renouvellée dès la naissance de chaque aube, inlassable, épuisante, exaltante, déprimante, mouvante comme le flux des mers et les lignes de force qui abolissent les distances, l'Espace et la Durée.

Ce Vide en nous, peuplé de mains éparses, de mots sèchés dedans la gorge, de bouches et d'yeux multiples, d'oreilles aux aguets, ce Vide surprenant, aussi dense qu'une foule, à la même vacuité marié. Ce Vide hallucinatoire, où l'on se confronte sans arret avec le seul ennemi véritable: soi-même. Ce Vide où les yeux qui vous jugent sont de votre regard faits, où cette flamme qui vous brûle est consumée déjà avant que d'exister. Ce Vide qui vous abandonne pantelant aux frontières de l'insoutenable, et qui débusque à chaque seconde, comme un guetteur sur le champ de bataille, la faim tentaculaire de savoir et de comprendre. Ce Vide qui n'est pas l'espace, qui n'est pas la durée, qui scande dans ma tête les battements perpétuels de mon cœur. Ce Vide, ce ce Vide que je ne rencontre pas dans l'immensité.

Je me retrouverai bientôt dans ma maison sans portes, au trei-

3 - zième étage de ma mégapole noire. Je chercherai une fois encore les mots qui trouvent et ne rencontrerai jamais que le visage familier de ces rares amis (de quelle planète aujourd'hui irridescente et disparue?), qui demandaient de quelle forme habiller le nom qui les dévorerait. Et les anoblirait à travers moi.

Ce monde que je viens de quitter s'était construit de très sages légendes, et qui m'offraient -- me un miroir inépuisable autant de reflets de moi-même. Je ramassais les vers antiques en brassées larges, voluptueuses, oranges, pulpes amères, je me retrouvais en Sysiphe, Prométhée, Satan ou Baphomet. Ce rocher que je roule au hasard des étoiles, cette étincelle désignée pour le foyer d'autres êtres, cette promesse hideusement souriante et ce mystère aux symboles lisibles, se nouent, se tressent, jettent des ligaments soyeux et me voilà pris une fois encore. Et la Durée, cette île circulaire, réémergeant après chaque agonie m'encage de son éternité. Je conçois que dans la théorie des âges ce qui n'est point encore est déjà révolu. Que le lien entre ces hommes et moi se trouvait déterminé avant même que fussent leur monde, leur monde et le mien. Et même que nous étions sans doute sortis d'une matrice similaire, cellule contreinte à se dissocier. Et que je demeurerai, prêt à une division, un déchirement nouveau, tandis que cette portion de moi grandirait, entendrait l'appel de la Force Supérieure, s'épanouirait en elle.

J'entends la Voix, le Verbe. J'exécute Ses ordres. Je me brise dans l'accomplissement de Sa volonté. Mes mains portent l'offrande de ceux qui ne savent pas, qui restent inconscients de leur indignité. Je les mets au monde, je leur donne la lumière, à ces fils ingrats qui finissent par m'ignorer. Mes ailes les portent

4 - en s'ouvrant jusqu'à cette vie "autre", membranes noires, comme des joyaux d'ombre. Ils sont pierre et boue, friables et malfaisants. Ils sont obscurs. Ils salissent mon vol. Puis les voici qui se décantent, brillent, durcissent, éclatants d'iris multiples. Les voici diamants. Et mes ailes sont ignées de leur éclat glacial. Elles se racornissent, se cuirassent. Et le soulagement vient, j'ai délivré vers la vie "autre" les spores qu'Elle exigeait. Et comme Elle est insatiable Elle en réclame d'autres, d'autres, et je languis de les aller découvrir et je m'épuise à les porter encore.

D'autres. Les mêmes.

La Durée, cette île circulaire.

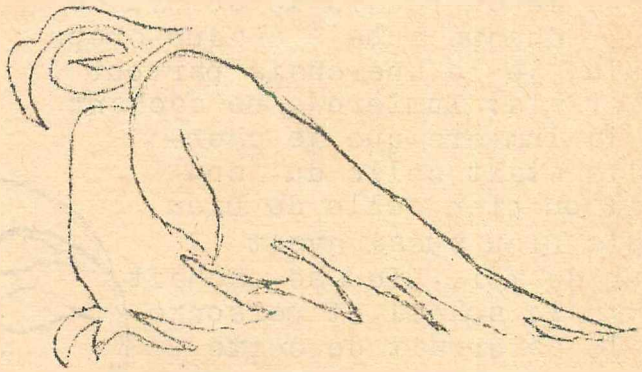
Ce cycle de renaissance jamais débuté, jamais terminé, toujours exigeant, toujours me taraudant, me laissant étranger à leur genèse comme un gynécologue indifférent, alors que je voudrais saisir cette main pour d'autres caressante et que seul me répond le Vide, cette immensité qu'un mot pourrait combler et ne comble jamais.

Quelle est cette punition? Me suis-je révolté dans des temps aujourd'hui oubliés? Le Temps, cette île circulaire... Vais-je me révolter? Est-ce une révolte que de tenter de percer ce mur, d'attendre une réponse à ce "Pourquoi", à ce "Comment"? Pourquoi moi, pourquoi Karellen et la race de Karellen? Quelle force me pénètre sans que j'en aie connaissance?

La faim tentaculaire de savoir et de comprendre.

Les mondes se croisent dans l'espace, exudent l'aura pourpre de leur attente que des confusions oblitèrent. Ce sont des bulles irisées, leurs sillages s'interpénètrent, elles dansent un ballet compliqué. Elles se meuvent dans un tourbillon poignant. J'écoute le son grave qu'elles font en tournant.

5 - Je vois le filigrane aigü de l'atmosphère s'adossant aux espaces moirés.
Je sers. Je ne sais pas exactement QUI je sers.
Je sers. J'ignore pourquoi. Je ne sais pas à quoi.
Je sers.
Je veux servir. Cela me fait mal .
Je veux servir.
Je sers.



é l i e r o s e n b e r g.

LES FAUSSES NOUVELLES BREVES de Victor Rugaux.

DE CAP CANAVERAL:
Le premier astronef qui réussira à décoller à plus de 5 yards sera baptisé "Beau de l'Aïr" par les autorités. On sait que les précédents modèles avaient été très justement nommés: Molie-Air, Racine, et Perd-Haut.

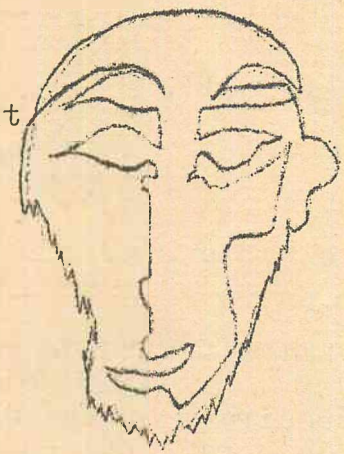
- o -

DU SOLEIL:
Nous apprenons avec chagrin qu'il ne répondra plus des dettes de sa flamme. Dont acte.

DE MOSCOU:
La cellule locale du Parti Communiste nous informe qu'elle est à l'origine de la vie amibienne.

- o -

7 - Je cherchais le soleil de chaque aube à chaque crépuscule, je le cherchais partout, je criais: Lumière!, ne sachant si la lumière que je cherchais était celle du soleil ou bien celle de Dieu Mais Dieu aussi avait peur de moi. Dieu se cachait comme le soleil et personne ne le déterrait de cette terre ardente du Borinage. Et je criais toujours: Lumière! et le charbon coulait en lourdes pierreries noires. Soleil et Dieu, pourquoi vous cachez-vous? J'ai tant besoin de votre présence. C'est une terrible faim de chaleur.



Dieu se cachait aussi dans les couloirs sombres des mines. Les hommes partaient au petit jour, le visage déjà noirci par leur oeuvre de mort puisque Dieu se dissimule également dans la mort. Je me suis endormi un soir, j'avais donné mon galetas à des amants, mon pain à un enfant, mon eau à un malade. La terre était devenue comme un lit sans bornes où il ferait si bon dormir longtemps, si bon ne s'y jamais réveiller. La terre ardente était dure, la terre ardente était froide, et le vent passait ses doigts entre les quatre planches où je vivais. Le vent passait ses doigts entre les quatre planches, il plaquait son corps sur mon corps, ébouriffait mes cheveux, griffait ma chair, ouvrait mes yeux dans l'horreur du sommeil. Car le sommeil n'est pas une courte mort quotidienne: Dieu ne s'y dissimule pas. C'est une vie seconde qui vous sollicite, indépendante de vous. Puis un jour le vent se roula comme un livre ancien, il s'écrasa contre les planches de ma cabane. Et quand je m'éveillai, je crus avoir perdu la foi, car la terre de Dieu

SOLEIL CINABRE

par Georges Gheorghiu

Les badauds formaient une haie que l'homme aux cheveux rouges traversait sans voir. Les bruits de la ville peuplaient la rue . Ils s'éteignirent dès qu'il passa la porte de l'estaminet.

- Qui es-tu, demanda-t-il à la fille assise devant une chope de bière forte?

- Je suis Christine, répondit-elle en haussant ses épaules maigres.

Cela ne voulait rien dire pour cette homme roux aux yeux étranges. Ou bien cela voulait tout dire.

- o -

- Je me nomme Vincent Van Gogh. Je fus pasteur, je suis peintre. Le soleil cinabre fait bouillir les eaux vertes du Zuyderzee, le soleil hurle dans les brouillards de la Hollande; et les corbeaux chantent mon nom. Ne les as-tu jamais entendus, Christine? Ils le chantent: Van - Gogh, Gogh, Gogh...Tu me connaissais sans me soupçonner.

Je fus pasteur. J'habitais un pays sans joie, un pays abandonné au creux de sa froideur à la fois par Dieu et par le Diable. Il y avait des cages pour les mineurs,- car c'était un pays de mineurs -, et ils vivaient entre quatre planches de bois, tant leur existence ressemblait à leur mort. C'étaient des gens rudes qui avaient oublié de vivre et j'étais venu là justement pour leur dire qu'il existait une autre vie. Nul ne me croyait. Sais-je bien si je croyais moi-même?..Et cependant...

Et cependant j'étais tout à fait à leur image. Je vivais moi aussi entre quatre planches. Le soleil avait peur de moi, mais je le sentais partout présent au coeur de cette terre ardente si glaciale.

8 - ne m'avait point dévoilé cette lumière tant désirée. Les mineurs avaient requis mes forces, je pris le pic, plaçai une lampe sur mon casque de nouveau soldat. Dans la nuit des couloirs, tandis que grondaient les wagons emplis de pierreries à venir, mille lumières folles se croisaient sans se joindre jamais. Et je portai cette lumière sur mon front.

C'est alors que véritablement je crus avoir perdu la foi. Mais nul ne perd la foi, on ne perd jamais que l'habitude de Dieu. Et bien que je sentisses Dieu omniprésent, je ne trouvai plus la force de célébrer sincèrement Son culte. J'avais les deux mains vides des graines que je ne pouvais point semer. Dès lors je piquai avec rage dans les entrailles vivantes de la mine, et des wagonnets emplis de pierreries souillées emportaient avec eux un peu de ma sueur, un peu de ma souffrance.

Mais aussi quel repos! Les mineurs chantaient au début de leur longue journée, un chant mélancolique qui roidissait leurs muscles. Des milliers de pics crochaient la terre, des milliers de flammes s'abaissaient et se relevaient ensemble, des milliers de voix entonnaient le même air et le chant se mèlait au roulement sonoredes wagons tirés par des chevaux aveugles. Puis lentement la mélopée s'éteignait comme une bougie vacille un temps avant que de s'éteindre. Et des milliers de "han"! scandant l'effort remplaçaient le péan du soleil cinabre présent dans toutes les mémoires. Les gueules ouvertes de la mine vomissaient le peuple noir dans la nuit; les pas traînaient dans le coron avec la tristesse d'un chien battu. Et le lendemain les mêmes incantations au soleil reprenaient plus viriles et se mouraient d'identique manière. Le soleil et Dieu s'enfermaient dans leur prison de nuages. Seul le dimanche apportait une trève, et les gens s'étonnaient que les vitres des maisons fussent sales et le ciel bleu.

Or un dimanche j'étais au centre de cette cabane misérable où je

9- célébrais autrefois la gloire de Dieu. Il n'y avait personne ce jour-là, précisément que Dieu et moi. Je l'accusai de cette peine qui courbait les épaules du monde et lui ne me répondait rien, et son regard fuyait le mien. Quand je sortis, les rues étaient encore déserte et la mine n'engloutissait plus ses hommes aux lumières. J'eus l'idée de marcher au hasard de la campagne: l'été riait entre les branches maigres, l'été se glissait au coeur des nids, l'été faisait clamer mon nom par les corbeaux:

- Van Gogh, Gogh, Gogh...

Soudain un homme sembla sortir d'entre les meules. Il était jeune, ses cheveux d'un blond paille l'auréolaient et se mouvaient comme étant doués d'une vie particulière. Il mâchonnait une fleur des champs, un bluet je crois. Et dans cet homme jeune à la chemise ouverte afin de mieux recevoir sur son corps la caresse de l'été, je reconnus la présence de Dieu. Ah Christine, Christine! Dieu était dans cet homme qui goûtait la qualité ardente de l'été sur sa poitrine nue. Quand vint le soir je m'emparais de brosses et de couleurs, et le visage de cet homme au visage de vie se métamorphosa sur la toile,- et quel hymne s'en dégagea! la pièce en fut illuminée. Ses cheveux ivres chantaient devant les épis devinés, son regard se confondait avec la douceur du bluet. Je voulais marcher jusqu'au bout de la terre entre des moissons de blé, des vignes dressées comme des flèches sur le dos de la terre, de la terre qui ne serait plus enfin une terre ardente, une terre que les hommes ne rongeraient plus comme des vers patients, une terre qui se souviendrait avoir été un soleil. Je voulais marcher sans entendre les corbeaux, marcher sans voir la lèpre sur les murs des mairies de villages, marcher sans enten-

10 - dre la cantate triste des mineurs chevillés à l'ouvrage, sans admettre jamais d'autres lumières que celles des étoiles, marcher, marcher...ET VIVRE.

Ma tête était emplie d'amour et de cauchemars, ma tête était tendue de voiles blancs et noirs Par moments j'y sentais des centaines de fourmillements, comme si des bêtes en grattaient les parois, des blates... Il me fallait partir, à tout prix, pour la ville prochaine, pour la faim qui me possédait de trouver Dieu ailleurs que dans le fond des mines.

Je partis.

Connais-tu bien les prisonniers les connais-tu Christine? Je leur ressemble. Mais il existe des cachots plus terribles que ceux où gisaient dans les antans les hôtes des pontons anglais. Il existe des prisons que l'on bâti pour soi-même, dans lesquelles l'on s'enferme soi-même sans nul espoir de délivrance. Je connais celles-là, nouvelles toujours à chaque matin, semblables toujours à chaque soir. Le matin, croirait-on qu'elle est construite en pierre dure? Les murailles sont hautes, plus hautes que le ciel,et tellement éloignées les unes des autres qu'un souffle de liberté vous entraîne. Qui donc affirmait qu'il y avait des murs? Vous ne les voyez pas. Qui donc disait qu'il y avait une voûte de pierre? Vous ne la devinez pas. Qui donc insinuait qu'il y avait des chaînes? Vous ne les sentez pas. Et cependant vous êtes seul, tu es seule, Christine, tu es seul, Vincent. Tout ce qui appartient à l'extérieur se dilue, se brouille, ne parvient qu'après un long voyage au travers de ces murailles qu'on ne voit pas, de ce plafond qu'on ne devine pas, de ces chaînes qu'on ne sent pas. C'est un peu de la prison que l'on perçoit déjà. Roses ou bleues, vertes ou mauves, les heures filent la quenouille du temps. Et soudain

11 - ha! quel effroi! petit à petit une muraille s'avance, mue par d'invisibles ressorts. Vous tendez les mains: " Non, ce n'est pas vrai, je suis libre!" Et la muraille poursuit sa marche. Fuir! Mais fuir en quel endroit? La muraille du Sud glisse comme un canard avant l'envol sur l'eau morte d'un marais. La muraille du Nord veut la rejoindre, et celle de l'Est, et celle de l'Ouest. O Soleil! Soleil cinabre! je crie vers toi,, ne te dérobe pas, Soleil, entraîne-moi dans ta ronde, faisons bouillir ensemble les eaux du Zuyderzee. Mais il s'installe un silence énorme, le Soleil va faire bouillir les eaux mouvantes du Zuyderzee sans moi, les murailles coulent sur des roues de sable, la voûte de la prison descend, elle va vous écraser, vous anéantir pour que vous renaissiez le lendemain matin. Plus libre chaque matin et plus désespéré.

- Je suis Christine, dit la fille. Elle l'écoutait avec ennui. A quoi ça peut bien rimer, ce pasteur au nom de corbeau, cet emprisonné de l'azur, ce fou du soleil et de Dieu?

- Je m'enmerde, dit Christine. Paie-moi un verre.

- Tu es laide, Christine. Tu es laide avec ces cheveux noirs rongés par la misère. Ton regard est aussi terne qu'une glace sans tain. Tes mains sont les montagnes de la misère. Rougies, crevassées, valonnées, sillonnées avec cette cette palme qui fuse de la paume, ces ongles noirs au bout des doigts,tu es laide, Christine. Ton corps est habitué à porter le poids amer du monde, le poids plus pesant encore des hommes, et leurs espoirs sans visages, et leurs propretés crasseuses et leurs désirs morts-nés. Tu portes bien ton nom, Christine Tu es laide pour permettre à cette femme-ci de n'avoir point ce lupus sur l'épaule, à cette autre

 cette cheville vulgaire, à la dernière cette peau de vieille sur un squelette jeune. Tu es laide de toutes les laideurs du monde, de toutes les beautés du monde qui sont responsables de toi. Tu es laide de tes cheveux qui ne t'ornent point, de cet odorat qui ne sent point, de cette bouche qui ne sait pas chanter, de ce regard qui ne regarde la vie que d'un côté banal, banal comme la vie, les chansons, les parfums, la soie d'une chevelure moirée de flammes brossée de longs moments sous le soleil,- soleil cinabre des étés clairs. Tu es laide, Christine, de toute la beauté du monde; tu es la fille du monde. Je retrouve en toi le sourire de cette petite demoiselle de Londres dont je fus si sottement épris. Je retrouve en toi la bonne odeur de chair jeune de cette paysanne de mon village et que je manquai d'épouser. Tu ressembles à toutes, Christine. Tu es laide, Christine, mais pour moi la plus belle.

- Aujourd'hui, j'ai couché avec Peter Van Haas, murmura Christine, j'ai fait l'amour avec Peter Van Haas.

Mais Vincent ne connaissait pas Peter Van Haas. Il lui conférait ainsi son plus véritable visage: celui de la foule.

La foule! comme il y avait loin d'elle en partant du Borinage!

Vincent avait marché sur les chemins de la Belgique, de la Hollande, le sac accroché sur l'épaule, le carnet de croquis à vif au coeur des paumes. Le soleil marquait chaque pas d'une ombre paraissant définitive.

Un jour qu'il s'était étendu sur le dos au milieu d'un champs de blé, il s'aperçut que le soleil n'était pas cette shère ronde dont lui parlèrent les professeurs de sa jeunesse, mais une

 - bille de feu roulant en cercles concentriques. Il entendait déjà la stridulation de cette boule ardente. Il voyait la spirale s'élargir et brutalement exploser. Il sentait sur sa chair écorchée la brûlure de cette flamme lointaine. La nuit le surprit comme il contemplait le soleil en lui-même et se chavirait d'une extase quasi mystique au son de ce roulement aigü, de la vision de ces cercles hallucinatoires. Il vit alors sur le velours étoilé le reflet du soleil. Les étoiles devenaient spires grondantes, glacées par l'ombre et l'infini. Les larmes lui montèrent aux yeux, mais il ne comprenait pas s'il était touché par ces miroirs d'argent ou la grandeur des mondes créés. Et voici que naissait une autre création, le soulevant par houles vertigineuses. Son coeur parvenait à ses lèvres, il le sentait palpiter, sa vie ressemblait à une liqueur forte, et la puissance de Dieu l'habitait. Il se surprenait ainsi à modeler la nuit, à la rendre identique à lui-même, et cependant la voûte de la prison l'étouffait, un râle sortait de sa gorge. Demain il renaîtra, libre de toute entrave. Mais verra-t'il demain? Le soleil se lèvera-t'il, oeil sanglant, bondira-t'il, balle assoiffée, au centre de ce ciel dans lequel chaque étoile est le reflet du soleil et non plus le Soleil. Demain les épis seront tombés, demain les glaneuses glaneront sur la terre pétrifiée les grains du blé nouveau, demain il y aura dans les chaumières du pain frais pour les bouches jeunes et Vincent ne le verra peut-être pas. Demain une fille aux lèvres rouges cueillera des coquelicots et personne ne distinguera la plus vermeille des lèvres, nul ne saura si les fleurs sauvages sont les lèvres de la fille sauvage. Vivre jusqu'à Demain! et sentir l'été dans ses veines et la sève des

14 - arbres éclater dans un bruit terrible de cymbales et gicler au firmament une semence d'or. Voir les Boumians brinqueballer les cuivres et les bronzes, les entendre frapper, frapper, muscles durcis par l'effort et prolonger dans le vol des alouettes matinales le cri de la nature aveuglée par l'été. Vivre! Ha, vivre, Christine! oublier la prison de chaque soir! Vivre, vivre, Christine! mais les canaux de la Hollande sont emplis d'une eau stagnante, mais les tulipes ne poussent plus du côté de Harlem, mais les jeunes filles ne viennent plus exalter leur jeunesse au coeur grisant des vieilles granges tandis que le bois des charpentes craque sous un regain de sève. Vivre, ha vivre, Christine! Cette musique sur une note, cette vision fulgurante, ce nom divulgué par les corbeaux, ces mains pétrisseuses de fantômes, besogneuses d'univers, Christine, Christine, cela ne finira-t-il donc jamais?

- Je m'en fous, dit Christine. Je m'en fous. Paie-moi un verre.

g e o r g e s

g h e o r g h i u .

VOUS NE L'AVEZ PEUT-ETRE JAMAIS LU :

L'ELIXIR DE LONGUE VIE

par Honoré de BALZAC.

Dans un somptueux palais de Ferrare, par une soirée d'hiver, don Juan Belvidéro régalait un prince de la maison d'Este. A cette époque, une fête était un merveilleux spectacle que de royales richesses ou la puissance d'un seigneur pouvaient seules ordonner.

Assises autour d'une table éclairée par des bougies parfumées, sept joyeuses femmes échangeaient de doux propos, parmi d'admirables chefs d'oeuvre dont les marbres blancs se détachaient sur des parois en stuc rouge et contrastaient avec de riches tapis de Turquie. Vêtues de satin, étincelantes d'or et chargées de pierreries qui brillaient moins que leurs yeux, toutes racontaient des passions énergiques, mais diverses comme l'étaient leurs beautés. Elles ne différaient ni par les mots ni par les idées; l'air, un regard, quelques gestes ou l'accent servaient à leurs paroles de commentaires libertins, lascifs, mélancoliques ou goguenards.

L'une semblait dire:" Ma beauté sait réchauffer le coeur glacé des vieillards".

L'autre: J'aime à rester couchée sur des coussins pour penser avec ivresse à ceux qui m' adorent."

Une troisième, novice de ces fêtes, voulait rougir:" Au fond

 du coeur je sens un remords! disait-elle. Je suis catholique et j'ai peur de l'enfer. Mais je vous aime tant, oh! tant et tant, que je puis vous sacrifier l'éternité."

La quatrième, vidant une coupe de vin de Chio, s'écriait:"Vive la gaieté!Je prends une existence nouvelle à chaque aurore!Oublieuse du passé, ivre encore des assauts de la veille, tous les soirs, j'épuise une vie de bonheur, une vie pleine d'amour!"

La femme assise auprès de Belvidéro le regardait d'un oeil enflammé. Elle était silencieuse. "Je ne m'en remettrais pas à des bravi pour tuer mon amant, s'il m'abandonnait!" Puis elle avait ri, mais sa main convulsive brisait un drageoir d'or miraculeusement sculpté.

- Quand seras-tu grand-duc? demanda la sixième au prince avec une expression de joie meurtrière dans les dents, et du délire bachique dans les yeux.

- Et toi, quand ton père mourra-t-il? dit la septième en riant, en jetant son bouquet à don Juan par un geste enivrant de folâtrerie.

C'était une innocente jeune fille accoutumée à jouer avec toutes les choses sacrées.

- Ah! ne m'en parlez pas, s'écria le jeune et beau don Juan Belvidéro, il n'y a qu'un père éternel dans le monde, et le malheur veut que je l'aie!

Les sept courtisanes de Ferrare, les amis de don Juan et le prince lui-même jetèrent un cri d'horreur. Deux cents ans après et sous Louis XV, les gens de bon goût eussent ri de cette saillie. Mais peut-être aussi, dans le commencement d'une orgie, les âmes avaient-elles encore trop de lucidité? Malgré le feu des bougies, le cri des passions, l'aspect des vases d'or et d'argent, la fumée des vins,malgré la contemplation des femmes les plus ravissantes, peut-être y

 avait-il encore, au fond des coeurs, un peu de cette vergogne pour les choses humaines et divines qui lutte jusqu'à ce que l'orgie l'ait noyée dans les derniers flots d'un vin pétillant? Déjà, néanmoins, les fleurs avaient été froissées, les yeux s'hébétaient et l'ivresse gagnait, selon l'expression de Rabelais, jusqu'aux sandales. En ce moment de silence, une porte s'ouvrit; et comme au festin de Balthazar, Dieu se fit reconnaître; il apparut sous les traits d'un vieux domestique en cheveux blancs, à la démarche tremblante, aux sourcils contractés; il entra d'un air triste, flétrit d'un regard les couronnes, les coupes de vermeil, les pyramides de fruits, l'éclat de la fête, la pourpre des visages étonnés et les couleurs des coussins foulés par le bras blanc des femmes; enfin, il mit un crêpe à cette folie en disant ces sombres paroles d'une voix creuse: "Monsieur, votre père se meurt."

Don Juan se leva en faisant à ses hôtes un geste qui peut se traduire par: "Excusez-moi, ceci n'arrive pas tous les jours."

La mort d'un père ne surprend-elle pas souvent les jeunes gens au milieu des splendeurs de la vie, au sein des folles idées d'une orgie? La mort est aussi soudaine dans ses caprices qu'une courtisane l'est dans ses dédains; mais plus fidèle, elle n'a jamais trompé personne.

Quand don Juan eut fermé la porte de la salle et qu'il marcha dans une longue galerie froide autant qu'obscure, il s'efforça de prendre une contenance de théâtre; car, en songeant à son rôle de fils, il avait jeté sa joie avec sa serviette. La nuit

 était noire. Le silencieux serviteur qui conduisait le jeune homme vers une chambre mortuaire éclairait assez mal son maître, en sorte que la mort, aidée par le froid, le silence, l'obscurité, par une réaction d'ivresse, peut-être, put glisser quelques réflexions dans l'âme de ce dissipateur, il interrogea sa vie et devint pensif comme un homme en procès qui s'achemine au tribunal.

Bartholoméo Belvidéro, père de don Juan, était un vieillard nonagénaire qui avait passé la majeure partie de sa vie dans les combinaisons du commerce. Ayant traversé souvent les talismaniques contrées de l'Orient, il y avait acquis d'immenses richesses et des connaissances plus précieuses disait-il, que l'or et les diamants desquels alors il ne se souciait plus guère." Je préfère une dent à un rubis, et le pouvoir au savoir", s'écriait-il parfois en souriant. Ce bon père aimait à entendre don Juan lui raconter une étourderie de jeunesse et disait d'un ton goguenard, en lui procurant l'or: "Mon cher enfant, ne fais que les sottises qui t'amuseront". C'était le seul vieillard qui éprouvât du plaisir à voir un jeune homme, l'amour paternel trompait sa caducité par la contemplation d'une si brillante vie. A l'âge de soixante ans, Belvidéro s'était épris d'un ange de paix et de beauté. Don Juan avait été le seul fruit de ce tardif et passager amour. Depuis quinze années, le bonhomme déplorait la perte de sa chère Juana. Ses nombreux serviteurs et son fils attribuaient à cette douleur de vieillard les habitudes singulières qu'il avait contractées. Réfugié dans l'aile la plus incommode de son palais, Bartholoméo n'en sortait que très rarement, et don Juan lui-même ne pouvait

 pénétrer dans l'appartement de son père sans en avoir obtenu la permission. Si ce volontaire anachorète allait et venait dans le palais ou par les rues de Ferrare, il semblait chercher une chose qui lui manquait; il marchait tout rêveur, indécis, préoccupé comme un homme en guerre avec une idée ou avec un souvenir. Pendant que le jeune homme donnait des fêtes somptueuses et que le palais retentissait des éclats de sa joie, que les chevaux piaffaient dans les cours, que les pages se disputaient en jouant aux dés sur les degrés, Bartholoméo mangeait sept onces de pain par jour et buvait de l'eau. S'il lui fallait un peu de volaille, c'était pour en donner les os à un barbet noir son compagnon fidèle. Il ne se plaignait jamais du bruit. Durant sa maladie, si le son du cor et les aboiements des chiens le surprenaient dans son sommeil, il se contentait de dire: "Ah! c'est don Juan qui rentre." Jamais, sur cette terre, un père si commode et si indulgent ne s'était rencontré; aussi le jeune Belvidéro, accoutumé à le traiter sans cérémonie, avait-il tous les défauts des enfants gâtés; il vivait avec Bartholoméo comme vit une courtisane avec un vieil amant, faisant excuser une impertinence par un sourire, vendant sa belle humeur et se laissant aimer. En reconstruisant, par une pensée, le tableau de ses jeunes années, don Juan s'aperçut qu'il lui serait difficile de trouver la bonté de son père en faute. En entendant, au fond de son coeur, naître un remords, au moment où il traversait la galerie, il se sentit près de pardonner à Belvidéro d'avoir si longtemps vécu. Il revenait à des sentiments de piété filiale, comme un voleur devient honnête homme par la jouissance possible d'un million, bien dérobé. Bientôt le jeune homme franchit les hautes et froides salles qui composaient l'appartement de son père.

20 - Après avoir éprouvé les effets d'une atmosphère humide, respiré l'air épais, l'odeur rance qui s'exhalaient de vieilles tapisseries et d'armoires couvertes de poussière, il se trouva dans la chambre antique du vieillard, devant un lit nauséabond, auprès d'un foyer presqu'éteint. Une lampe, posée sur une table de forme gothique, jetait, par intervalles inégaux, des nappes de lumière plus ou moins forte sur le lit, et montrait ainsi la figure du vieillard sous des aspects toujours différents. Le froid sifflait à travers les fenêtres mal fermées; et la neige, en fouettant sur les vitraux, produisait un bruit sourd. Cette scène formait un contraste si heurté avec la scène que don Juan venait d'abandonner qu'il ne put s'empêcher de tressaillir. Puis il eut froid, quand, en approchant du lit, une assez violente rafale de lueur, poussée par une bouffée de vent, illumina la tête de son père: les traits en étaient décomposés, la peau collée fortement sur les os avait des teintes verdâtres que la blancheur de l'oreiller, sur lequel le vieillard reposait, rendait encore plus horribles; contractée par la douleur, la bouche entrouverte et dénuée de dents laissait passer quelques soupirs dont l'énergie lugubre était soutenue par le hurlement de la tempête. Malgré ces signes de destruction, il éclatait sur cette tête un caractère incroyable de puissance. Un esprit supérieur y combattait la mort. Les yeux, creusés par la maladie, gardaient une fixité singulière. Il semblait que Bartholoméo cherchât à tuer, par son regard de mourant, un ennemi assis au pied de son lit. Ce regard, fixe et froid, était d'autant plus effrayant que la tête restait dans une immobilité semblable à celle des crânes posés sur une table chez les médecins. Le corps entièrement dessiné par les draps du lit annonçait que les membres du

21 - vieillard gardaient la même roideur. Tout était mort, moins les yeux. Les sons qui sortaient de la bouche avaient enfin quelque chose de mécanique. Don Juan éprouva une certaine honte d'arriver auprès du lit de son père mourant en gardant un bouquet de courtisane dans son sein, en y apportant les parfums d'une fête et les senteurs du vin.

- Tu t'amusais! s'écria le vieillard en apercevant son fils.

Au même moment, la voix pure et légère d'une cantatrice qui enchantait les convives, fortifiée par les accords de la viole sur laquelle elle s'accompagnait, domina le râle de l'ouragan, et retentit jusque dans la chambre funèbre. Don Juan voulut ne rien entendre de cette sauvage affirmation donnée à son père.

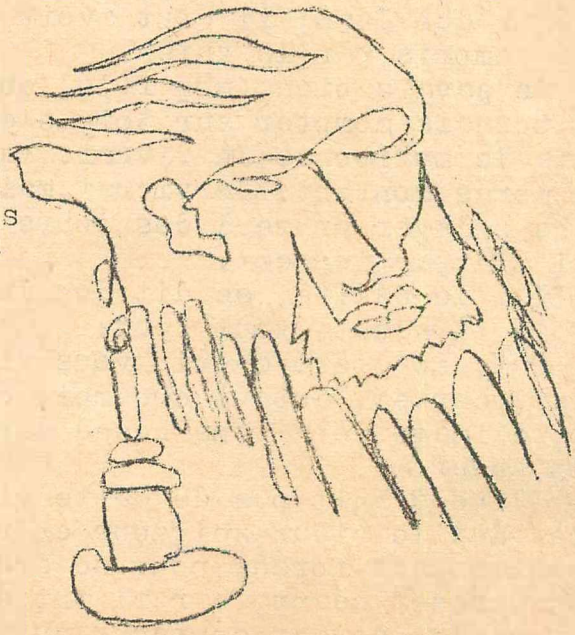
Bartholoméo dit: " Je ne t'en veux pas, mon enfant."

Ce mot plein de douceur fit mal à don Juan, qui ne pardonna pas à son père cette poignante bonté.

- Quel remords pour moi, mon père! lui dit-il hypocritement.

- Pauvre Juanito, reprit le mourant d'une voix sourde, j'ai toujours été si doux pour toi que tu ne saurais désirer ma mort?

-Oh! s'écria don Juan, s'il était possible de vous rendre la vie en



 - donnant une partie de la mienne! (Ces choses-là peuvent toujours se dire, pensait le dissipateur, c'est comme si j'offrais le monde à ma maîtresse!)

A peine sa pensée était-elle achevée, que le vieux barbet aboya. Cette voix intelligente fit frémir don Juan; il crut avoir été compris par le chien.

- Je savais bien, mon fils, que je pouvais compter sur toi, s'écria le moribond. Je vivrai. Va, tu seras content. Je vivrai,mais sans enlever un seul des jours qui t'appartiennent.

"Il a le délire, se dit don Juan"

Puis il ajouta tout haut:

- Oui, mon père chéri, vous vivrez, certes, autant que moi, car votre image sera sans cesse dans mon coeur.

- Il ne s'agit pas de cette vie-là, dit le vieux seigneur en rassemblant ses forces pour se dresser sur son séant, car il fut émus par un de ces soupçons qui ne naissent que sous le chevet des mourants. Ecoute, mon fils, reprit-il d'une voix affaiblie par ce dernier effort, je n'ai pas plus envie de mourir que tu ne veux te passer de maîtresses,de vin, de chevaux, de faucons, de chiens et d'or.

"Je le crois bien", pensa encore le fils en s'agenouillant au chevet du lit et en baisant une des mains cadavéreuses de Bartholoméo.

- Mais, reprit-il à haute voix, mon père, mon cher père, il faut se soumettre à la volonté de Dieu.

- Dieu, c'est moi, reprit le vieillard en grommelant.

- Ne blasphèmez pas, s'écria le jeune homme en voyant l'air menaçant que prirent les traits de son père. Gardez-vous en bien, vous avez reçu l'extrême onction, et je ne me consolerais pas de vous voir mourir en état de péché.

-Veux-tu m'écouter! s'écria le mourant dont la bouche grinça.

Don Juan se tut. Un horrible silence régna. A travers les

23 - sifflements lourds de la neige, les accords de la viole et la voix délicieuse arrivèrent encore, faibles comme un jour naissant. Le moribond sourit.

- Je te remercie d'avoir invité des cantatrices, d'avoir amené de la musique! Une fête, des femmes jeunes et belles, blanches à cheveux noirs! Tous les plaisirs de la vie, fais-les rester, je vais renaître.

- Le délire est à son comble, se dit don Juan.

- J'ai découvert un moyen de ressusciter. Tiens! cherche dans le tiroir de la table, tu l'ouvriras en pressant un ressort caché par le griffon.

-J'y suis, mon père.

- Là, bien, prends un petit flacon de cristal de roche.

- Le voici.

- J'ai employé 20 ans à...

En ce moment, le vieillard sentit approcher sa fin et rassembla toute son énergie pour dire:

- Aussitôt que j'aurai rendu le dernier soupir, tu me frotteras tout entier de cette eau, je renaîtrai.

- Il y en a bien peu, répliqua le jeune homme.

Si Bartholoméo ne pouvait plus parler, il avait encore la faculté d'entendre et de voir; sur ce mot, sa tête se tourna vers don Juan par un mouvement d'une effrayante brusquerie, son cou resta tordu comme celui d'une statue de marbre que la pensée du sculpteur a condamnée à regarder de côté, ses yeux agrandis contractèrent une hideuse immobilité . Il était mort, mort en perdant sa seule, sa dernière illusion. En cherchant un asile dans le coeur de son fils, il y trouvait une tombe plus creuse que les hommes ne la font d'habitude à leurs morts. Aussi ses cheveux furent-ils éparpillés par l' horreur, et son regard convulsé parlait-il encore. C'était un père se levant avec rage de son

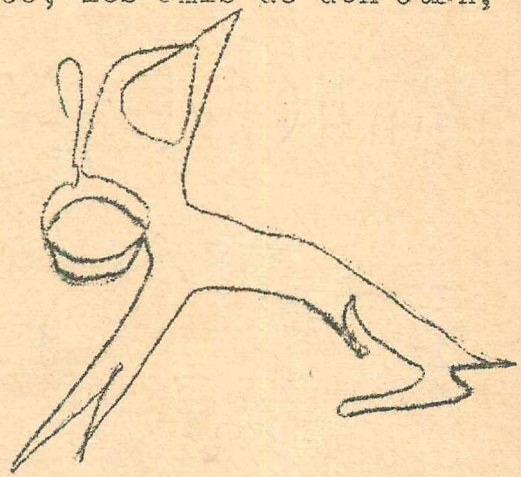
 sépulcre pour demander vengeance à Dieu!

- Tiens! le bonhomme est fini , s'écria don Juan.

Empressé de présenter le mystérieux cristal à la lueur de la lampe, comme un buveur consulte sa bouteille à la fin d'un repas, il n'avait pas vu blanchir l'oeil de son père. Le chien béant contemplait alternativement son maître mort et l'élixir, de même que don Juan regardait tour à tour son père et la fiole. La lampe jetait des flammes ondoyantes.Le silence était profond, la viole muette. Belvidéro tressaillit en croyant voir son père se remuer. Intimidé par l'expression roide de ses yeux accusateurs, il les ferma, comme il aurait poussé une persienne battue par le vent pendant une nuit d'automne. Il se tint debout, immobile, perdu dans un monde de pensées. Tout à coup, un bruit aigre, semblable au cri d'un ressort rouillé, rompit ce silence. Don Juan, surpris, faillit laisser tomber le flacon. Une sueur, plus froide que ne l' est l'acier d'un poignard, sortit de ses pores. Un coq de bois peint surgit au-dessus d'une horloge et chanta trois fois. C'était une de ces ingénieuses machines à l' aide desquelles les savants de cette époque se faisaient éveiller à l'heure fixée pour leurs travaux. L'aube rougissait déjà les croisées. Don Juan avait passé dix heures à réfléchir. La vieille horloge était plus fidèle à son service qu'il ne l'était dans l'accomplissement de ses devoir envers Bartholoméo. Ce mécanisme se composait de bois, de poulies, de cordes, de rouages, tandis que lui,avait ce mécanisme particulier à l'homme, et nommé un coeur. Pour ne plus s'exposer à perdre la mystérieuse liqueur, le sceptique don Juan la replaça dans le tiroir de la petite table gothique. En ce mement

 solennel, il entendit dans les galeries un tumulte sourd: c'était des voix confuses, des rires étouffés, des pas légers, les froissements de la soie, enfin le bruit d'une troupe joyeuse qui tâche de se recueillir. La porte s'ouvrit, et le prince, les amis de don Juan, les sept courtisanes, les cantatrices apparurent dans le désordre bizarre où se trouvent des danseuses surprises par les lueurs du matin, quand le soleil lutte avec les feux pâlissants des bougies. Ils arrivaient tous pour donner au jeune héritier les consolations d'usage.

(A Suivre)



H O N O R E d e B A L Z A C

Les Fausses Nouvelles Brèves de
V i c t o r R u g a u x:

CONFEDERATION DES DEUX ETOILES:
Le Végétal Se Gauhbe s'interdit toute parenté avec (Censuré).

DE PERSE:
Le chat dit: "Ran!", mais le Phare a dit: "Bah!". On attend un héritier.

DE GRECE:
Un voyageur spatio-temporel à ossature carbo-phosphorescente est parti pour le 8ème siècle avant notre ère afin d'assister à la naissance d'Homère. On retrouvera son squelette fragmenté dans dix cités différentes.

OUI, C'EST BIEN LA FRANCE !

Il y a 2000 ans, à la veille de la conquête des Gaules par César, Lutèce n'était qu'une île abritant des cabanes de pêcheurs. Quatre autres îles l'accompagnaient, la Seine dépassait 200 mètres de largeur et se prolongeait du côté nord par de vastes marais...Vingt siècles plus tard, la largeur de la Seine à Paris n'excède pas 166 mètres. Il n'y a plus de marais et, par les travaux d'urbanisme, le sol de la capitale s'exhausse continuellement. Certains monuments rentrent même en terre, comme Notre-Dame, qui a perdu une hauteur de treize marches depuis Louis XII. Telle est la perspective que nous offrirait l'avenir: l'affaissement des édifices, le porche de Notre-Dame en contrebas de la place, le Louvre s'enfonçant, les pieds de la Tour Eiffel déprimant leur support et disparaissant progressivement dans le sol...
...Quel sera l'état de leur ville quand les Parisiens, qui ont célébré ses 2000 ans en 19 52 en fêteront les 4000 en 3952?...Les eaux auront envahi le coeur de la capitale et le Paris historique n'existera plus. Minés, Notre-Dame, le Louvre se seront effondrés. La carcasse de la

27 - Tour Eiffel disloquée sera la proie des scaphandriers; des installations portuaires se seront montées sur les flancs de la butte Montmartre et de la colline de Chaillot,et, comme les plongeurs sous-marins qui découvrent aujourd'hui les vestiges de constructions antiques le long des bords de la Méditerranée, leurs successeurs de ces temps lointains retrouveront le cours submergé de la Seine, avec les anciens quais et, çà et là, de vagues ossements de mammifères...

Ces pages sont empruntées à l'étonnant ouvrage de

P i e r r e R o u s s e a u:

" HISTOIRE DE L'AVENIR "

paru chez Hachette. Cet ouvrage remarquable devrait se trouver dans toutes les bibliothèques des amateurs de fiction scientifique, ils y trouveront des milliers de thèmes surprenants en même temps qu'une documentation solide sur l'avenir probable de l'humanité, et de cette malheureuse planète qui la subit!

C'EST UN LIVRE A LIRE & A RELIRE!

ooo

VERTE DESTINEE, de Kennet BULMER, (Ed. Fleuve Noir), est un excellent roman d'anticipation, basé sur un sujet neuf. Le livre est bien traité, bien construit, et ce qui est important: bien traduit par A.Audiberti. UN OUVRAGE A CONSERVER.

ooo

Au Fleuve Noir également, le TROISIEME ASTRONEF, du débilitant pondeur qu'est Richard-Bessière, est à lire d'un derrière distrait.

ooo

ET COMME TOUJOURS, A i l l e u rs bulletin du Club Futopia dirigé par Pierre VERSINS, Primerose 38 à Lausanne, Suisse, est à emporter partout,- et surtout pas ailleurs!

Georges GHEORGHIU.

LECTEUR, MON AMI,
Vous venez d'effectuer ce tour d'horizon en compagnie de KARELLEN. Il vient de repartir sur sa nef, vers d'autres étoiles, espérant vous rapporter d'un prochain voyage des paysages par brassées, -devenir l'écho du plus mystérieux des mondes: le sien, qui est d'abord le nôtre. Si KARELLEN vous a plu, dites-le nous. Mais dites-nous surtout s'il vous a déplu,- et pourquoi. Et comme KARELLEN voyage énormément, ne vous attendez pas à recevoir de ses nouvelles avant 3 ou 4 mois. Si vous désirez qu'il vienne, envoyez-moi 1 nf 80 pour le présent exemplaire, et autant pour le prochain. Et si vous ne pouvez faire cette dépense, ne vous inquiétez pas: KARELLEN est très compréhensif...

Un proverbe chinois dit: un homme ne saurait vivre sans amis, et ses amis ne sauraient vivre sans cadeau. Si vous le désirez, envoyez-moi 3 adresses,- et 4 nf au lieu de 5 nf 40. Votre nom sera mentionné, et vous contribuerez peut-être ainsi à mieux faire connaître le sf et le fantastique. KARELLEN peut grandir, mais il peut aussi s'anémier. KARELLEN, c'est vous. Envoyez-moi des textes, de 2 à 6 pages dactylographiées. Les textes non publiés seront retournés (joindre des timbres). Et ne vous impatientez pas si KARELLEN tarde à vous répondre: son 2ème N° comprendra une "Boîte à LETTRES"que nous espérons interessante...

Donc à bientôt de NOS nouvelles:

K A R E L L E N.

p.c.c: Georges Gheorghiu,
161 rue de Cernay,
Reims, Marne.
C.C.P. 33.67.25, PARIS.

Une édition de luxe est prévue, à 8 nf, sur papier 96 gr, comportant études et suites de L.SPITS, numérotée et nominative.